

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Anne-Lise ROD

A propos de l'état d'âme fanatique, un éclairage  
psychanalytique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1991, tome 87, p. 237-245

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# *A propos de l'état d'âme fanatique, un éclairage psychanalytique*

- Psychanalyse et fanatisme, que peuvent nous évoquer ces deux termes placés en regard l'un de l'autre ?

La démarche psychanalytique ne se situe-t-elle pas aux antipodes du mouvement fanatique ?

Je pense à une patiente qui me disait après un certain temps de traitement : « Je croyais au début que vous aviez des solutions, que vous alliez me mettre dans vos théories et me dire du haut de votre chaise qui je suis et ce que je dois faire..., je vois que je dois dérouler les différents fils de la boule de ma vie, réaliser ce que je répète ici et devenir vraiment moi-même, c'est quelque chose de nouveau pour moi. »

En tant qu'analystes, nous pouvons imaginer que si le processus analytique se développe, le patient approchera de plus en plus de lui-même, de son être propre, de son originalité profonde, mais nous ne savons pas à l'avance ce qu'il deviendra.

A chaque séance, nous sommes placés face à l'incertitude.

Que va donner cette rencontre ? Sera-t-elle féconde ?

Quel sens prendra en nous ce qu'apporte le patient ?

C'est à travers nos associations, nos pensées, nos émotions, nos représentations du psychisme de notre patient et nos références théoriques que nous allons essayer de nous repérer.

Le psychanalyste n'est pas un observateur neutre, il est acteur dans cette confrontation rapprochée. Il va se demander ce qui détermine le discours de son patient, car ce que dit le patient est le produit de son histoire personnelle

et de son organisation interne, mais aussi de ce qu'il reconstruit de la pensée et du vécu de son psychanalyste à partir de ses silences et de ses interventions.

A la faveur de cette rencontre particulière, le fil des souvenirs se déroulera-t-il ?

Une histoire se constituera-t-elle ? Histoire du reste à refaire continuellement.

A partir des mots, une pensée adviendra-t-elle ? Une interprétation prendra-t-elle forme pour permettre un nouveau travail psychique chez le patient ?

Entre les différentes formes de la contrainte répétitive, quelque chose de nouveau pourra-t-il surgir ?

Incertitude chez l'analyste et incertitude bien évidemment chez le patient quand il a la possibilité de laisser venir ce qui lui vient à l'esprit.

Cette place prise par l'aléatoire est indispensable pour qu'une création advienne dans cet espace où patient et analyste sont tous les deux, à leur manière, profondément engagés dans une quête de sens et dans une recherche d'authenticité et de liberté.

- La psychanalyse en tant qu'interrogation peut-elle nous donner des pistes pour comprendre le phénomène du fanatisme ?

Un certain nombre d'auteurs se sont penchés sur cette question, en particulier André Haynal, psychanalyste genevois, dans un ouvrage collectif écrit avec deux historiens<sup>5</sup>. Haynal se pose la question de la relation entre le fanatisme et la vie souterraine des hommes. Il comprend le fanatisme sur l'arrière-plan de l'analyse de la civilisation telle que Freud nous l'a proposée dans *Totem et Tabou*<sup>3</sup>, \**Malaise dans la civilisation*<sup>2</sup>, *L'Avenir d'une illusion*<sup>1</sup>.

Il ne m'est pas possible dans l'espace qui m'est imparti de reprendre ces textes ; je dirais très succinctement qu'ils mettent en lumière notre condition humaine limitée par la frustration, la situation d'impuissance infantile (*Hilflosigkeit*), la dialectique principe de plaisir — principe de réalité et la lutte entre l'instinct de vie et l'instinct de destruction.

Dans l'optique psychanalytique, c'est « l'inéluctabilité » des conflits qui marque le tragique de la condition humaine.

Freud fait remonter au complexe d'Œdipe les origines de la religion, de la morale, de la société et de l'art, ainsi que le noyau des névroses.

\* Les chiffres supérieurs dans cet article renvoient aux indications bibliographiques, à la p. 245.

La civilisation est considérée par Freud comme basée sur le renoncement aux désirs instinctuels. Les hommes sont porteurs d'instincts agressifs très puissants qui altèrent leurs relations avec les autres et les astreignent à une grande dépense d'énergie pour préserver la vie en société et la civilisation. C'est en fonction de cette hostilité primaire que les sociétés humaines sont constamment soumises à des dangers de destruction et c'est la dialectique du refoulement qui met un frein à l'agressivité.

Freud examine le travail de deuil qu'impliquent les acquisitions de la civilisation : deuil de la mégalomanie toute-puissante avec l'acceptation des limites de soi et de la réalité. La violence et la rage émaneraient de la blessure imposée par l'impossibilité d'accéder aux idéaux mégalomaniaques. Si la réalité n'est pas acceptée, ce deuil n'est pas possible. La réalité est alors rejetée, déniée, pour faire place à la création d'un monde à part, narcissique et fermé. Haynal note dans sa communication que « la loi n'est plus une règle du jeu œdipienne impliquant la reconnaissance de la succession des générations et la réglementation du plaisir, mais elle est vécue comme imposée par un Surmoi archaïque et cruel (opposé à un Surmoi intégré) projeté à l'extérieur et contre lequel il faut mener, pour se défendre, une lutte sans merci. Derrière cette révolte se cache une problématique d'abandon, de blessure narcissique et de dépression ».

Haynal définit le fanatisme comme une **condition mégalomaniaque** :

« Dans cette illusion d'avoir trouvé l'Absolu et le Surhumain, les fanatiques croient détenir la Vérité qui leur donne omniscience, omnipotence, invulnérabilité, toutes conditions surhumaines. Ils régressent à un stade de toute-puissance infantile qui implique l'accomplissement du désir au dépend de la réalité appréhendée par les connaissances et les limitations des possibilités humaines. Le sentiment de toute-puissance s'accompagne d'exaltation narcissique à l'idée d'appartenir à ce groupe d'élus... Cette élation pourrait panser l'inquiétude d'individus offensés par la vie, qui n'ont pas reçu un apport suffisant de sécurité. »

On se trouve ainsi dans un système marqué par le clivage où le monde est divisé par des frontières bien nettes entre ami-ennemi, vrai-faux, noir-blanc. Il n'est pas possible d'envisager un conflit dans ces conditions. Les sentiments de manque et de faiblesse humaine sont mis à l'extérieur, projetés dans l'autre, le conflit intra-psychique est nié.

Par ailleurs, Haynal, avec d'autres auteurs, différencie le **fanatique originaire-fanatisant** et le **fanatique induit**.

Le fanatisant possède l'autorité, ce qui lui permet de donner aux fanatiques induits la permission de transgresser les lois au nom d'une idée, d'un idéal érigé en absolu, qui mérite qu'on se sacrifie pour lui et qu'on sacrifie les autres.

Certains fanatisants se caractérisent par un très grand besoin de maîtrise en manipulant froidement leur entourage avec la conviction d'être « justes ». D'autres se présentent plutôt comme des visionnaires à personnalités charismatiques ; ils exercent une fascination sur les autres.

Les fanatiques induits peuvent être des conformistes ; ils cherchent la sécurité en s'alliant à quelqu'un de tout-puissant qui autorise l'expression de revendications, d'inquiétudes, de blessures en désignant un coupable contre lequel ils pourront, sans culpabilité, donner libre cours à leur rage.

Pour les deux groupes, les auteurs parlent d'attachement absolu, passionné, aveugle pour l'objet du culte et d'intolérance, de mépris pour tout ce qui est contraire.

On retrouve chez le fanatique une **pensée égocentrique** : il est certain d'avoir raison et lui seul ; une **pensée projective** : l'agressivité est projetée sur l'autre, l'ennemi supposé, vécu comme un persécuteur ; un **désir de changer le monde**, mais magiquement, grâce à la toute-puissance de sa pensée.

Le fanatique ne supporte pas l'incertitude, il possède la vérité, il ne cherche pas à être lui-même, il ne poursuit pas une quête d'authenticité, il s'accroche à un idéal tenu pour absolu et qui justifie ses actions, même les plus destructrices.

Eric Hoffer dans *Une foi aveugle* <sup>4</sup> nous dit : « Posséder la vérité absolue, c'est tendre un filet sur le monde et l'éternité et par là même se l'annexer... Toutes les questions sont déjà résolues, toutes les décisions sont prises, toutes les éventualités prévues. »

Système tout-puissant, système fermé, où il n'y a place ni pour l'inconnu, ni pour la surprise, ni pour l'incertitude.

• Une telle **organisation fermée** peut être illustrée par un exemple clinique :

Il s'agit d'un garçon de 10 ans (je l'appellerai Christian) souffrant d'une psychose infantile et qui m'a fait vivre à certaines étapes de son traitement la contrainte d'un emprisonnement effrayant.

Cet enfant poursuivait un idéal de dureté et d'invulnérabilité. Il n'était pas question pour lui d'apprendre et d'évoluer, mais de trouver des moyens de se rendre intouchable, inaccessible et invulnérable à la souffrance, à la perception de l'angoisse et à l'éprouvé de sentiments de manque, de détresse et d'impuissance. Toute son organisation allait dans ce sens. Christian désirait être tout-puissant et diriger le monde derrière une armature robotisée. Il exprimait son désir d'être argenté, de posséder une cuirasse parfaitement étanche et fermée ou d'être armé de piques et d'exercer la terreur en détruisant tout sur son passage. Il s'accrochait à des objets durs, bâtons, bouts de fer, petites voitures qu'il n'utilisait pas pour jouer, mais pour se rassurer ou me menacer.

Il m'était facile de percevoir derrière cette armature l'extrême vulnérabilité et l'excessive sensibilité de ce garçon, mais il ne m'était pas possible de les mettre en lumière, car toutes mes interventions étaient refusées. Je ne pouvais en aucun cas l'aider ou le soulager, je n'existais que par la projection qu'il faisait sur moi de parties détestées de lui-même.

A travers des marionnettes, il mettait en scène des jeux où il m'identifiait à un enfant maltraité, soumis à des bombardements d'excitation, perdu dans des situations sans issue, laissé seul en pleine détresse ou anéanti par une angoisse sans nom.

Dans le vécu de ces séances, j'oscillais entre la terreur de l'intrusion, de l'empiètement où je ne pouvais plus penser et l'angoisse de tomber dans un trou, dans un manque absolu où mon espace psychique était déserté de toute puissance secourable. Christian me disait du reste : « Tu tombes, personne ne vient t'aider, tu vois des démons, ils te dévorent... » Il était pris d'un rire sardonique et prenait plaisir à me torturer.

Dans les traitements, il est très important que le psychothérapeute puisse recevoir les projections de son patient, même les plus primitives, les plus intenses, les plus destructrices, qu'elles passent par le creuset de sa pensée et de sa rêverie, dans le but de les mettre en forme, d'y trouver sens, de les contenir pour qu'elles soient peu à peu réintégrées par le patient sous une forme assimilable.

Cependant, dans la situation qui nous occupe, il n'y avait pas de réintégration possible. Christian s'accrochait désespérément à ses protections dures. C'était sa façon d'exister avec moi et de lutter contre des angoisses de tomber sans fin dans le néant. Je n'arrivais pas à l'atteindre, les jeux se répétaient sans modifications notables. Christian s'identifiait à un bourreau, mère d'un veau que je représentais et qui était sa victime, bafouée, sadisée à perpétuité.

Les moments de séparation étaient insupportables, ils plongeaient Christian dans des états de rage et de panique extrêmes.

Le cadre, le temps limité de la séance, n'étaient pas vécus par lui comme des éléments de réalité, mais comme des persécuteurs que je prenais plaisir à mettre sur son chemin pour le frustrer et lui nuire. Christian luttait alors contre une angoisse de perte terrifiante, il désirait être cannibale pour me posséder totalement ou meurtrier pour que je n'appartienne à nul autre.

Durant l'absence, l'objet était détruit, perdu, anéanti. Christian ne pouvait me constituer en pensée. La séparation était de ce fait vécue comme un arrachement, une catastrophe.

J'étais très frappée chez ce garçon par son absence complète d'identification à l'enfant souffrant qu'il était. Il ne portait que haine et mépris pour la maladie et la souffrance.

Malgré mes essais de contenir la rage, de donner forme aux angoisses, de parler de la douleur, je ne parvenais pas à le rencontrer. Il utilisait mes mots, mais pour me les relancer au visage, rechargés de sadisme, retoxifiés d'une charge explosive. Son but était de triompher et de me faire saigner. Il ne semblait pouvoir exister qu'en s'identifiant à un objet dur et impénétrable ou à un bourreau chargé de lances.

Nous ne pouvions quitter le registre de la violence et il m'est apparu peu à peu qu'il s'agissait d'une **violence désespérée**.

- La défense de ce garçon était sans doute une **défense de survie**. Il valait mieux se manifester comme tyran plutôt que d'éprouver de la terreur et une douleur psychique insoutenable.

Cette situation s'apparente par bien des aspects à celles mises en lumière par F. Tustin dans ses études sur les organisations autistiques<sup>7-8</sup>. Elle envisage l'autisme comme une réaction protectrice, chez certains enfants hypersensibles, pour éviter le traumatisme de la séparation d'avec le corps de la mère et couvrir les effets de cette blessure. « Cette séparation a heurté leur conscience avant que leur appareil psychique ait été prêt à encaisser le coup.... elle s'est produite avant que la mère donnant le sein — et tout ce que cela implique — ait été solidement intégrée en tant qu'expérience psychique interne et avant qu'un sentiment sécurisant de sa propre " persistance dans son être " ait pu se développer chez le nourrisson. »

Dans son travail, Tustin découvre que l'enfant autiste a éprouvé une perception agonisante de la séparation de son corps d'avec la mère allaitante, cette

perte intervenue à un stade dominé par les sensations serait vécue par le nourrisson non seulement comme une perte de la mère et du sein, mais comme une amputation d'une partie de lui-même (de la bouche en particulier). La même perte de la mère quelques mois plus tard serait une perte d'objet sans perte d'une partie du sujet.

Pour caractériser ces impressions d'effondrement, de trou, de démantèlement, de « chute sans fin » que peut éprouver l'enfant psychotique, Tustin parle, après Winnicott <sup>9</sup>, de dépression psychotique.

Selon Tustin, l'enfant réagit à cette perte intolérable en utilisant des objets autistiques, au lieu de se constituer des objets et des activités transitionnels, tels que la rêverie, l'imagination, la pensée et le jeu.

Dans les plus intenses états d'autisme, l'enfant n'est plus conscient de la différenciation du dehors et du dedans ; il s'accroche à des objets autistiques (objets en général durs) ; il se soude à ces objets et se sent ainsi protégé et en sécurité.

Ces objets pathologiques assurent la survie de l'enfant psychotique parce qu'ils lui paraissent tenir en échec la menace de mort et compenser l'amputation qu'il a l'impression d'avoir subie. L'enfant s'entoure d'une coquille protectrice qui fait obstacle à son développement car il se prive de l'expérience relationnelle.

La violence des défenses autistiques apparaît donc comme défense désespérée contre la gravité et l'intensité insoutenable de la douleur de la dépression primaire. Les manifestations autistiques seraient la conséquence de défenses désespérées contre des angoisses d'anéantissement du sentiment d'être. Il s'agirait d'une lutte pour la survie.

Ce combat est dirigé contre l'expérience émotionnelle et contre la pensée, mais parce que le désespoir sous-jacent est tel que sans ces défenses désespérées, la vie ne serait plus soutenable.

Je pense que l'on peut rapprocher la carapace de violence mise en place par Christian d'une forme de défense autistique. Par le maintien de son système dur et fermé, il se privait d'une rencontre avec moi et il menait solitaire une lutte désespérée contre la douleur et l'effondrement psychiques.

Cet enfant m'a poussée très loin dans l'analyse de ce que je pouvais vivre et ressentir face à cette violence extrême et à cette contrainte répétitive, longtemps sans issue.



C'est en particulier au travers de la reconnaissance et de l'acceptation, la plus authentique possible, de l'intensité du conflit amour-haine suscité en moi par cet enfant que j'ai eu la possibilité d'intervenir de manière peut-être plus ferme et d'effectuer des percées dans ce système blindé. Christian a pu me percevoir comme survivant à sa destruction et de ce fait il a pu commencer à m'utiliser. Je n'étais plus simplement un faisceau de projections, mais je devenais plus réelle et Christian a pu accepter que je l'aide à trouver d'autres moyens pour supporter la perte et la désillusion.

On peut considérer, me semble-t-il, que l'accrochage à un idéal tout-puisant, contraignant, tyrannique et aliénant, tel qu'il se manifeste dans le fanatisme, présente quelques points de rencontre avec l'utilisation d'un objet autistique. Il rassure, bouche les blessures, neutralise le désespoir et les désillusions, mais s'oppose en même temps à la vie et à la créativité.

Cette **notion de créativité** doit être entendue au sens large. Elle a été mise en valeur par Winnicott<sup>11</sup> : « Pour être créateur, l'individu doit exister et sentir qu'il existe : ce n'est pas un sentiment conscient, c'est simplement une base à partir de laquelle il agit. »

Cet auteur insiste sur l'importance de ce sentiment d'existence qui nous permet de nous relier aux autres et de trouver en soi-même un endroit pour se réfugier et se détendre.

Selon Winnicott, la créativité serait « le faire » qui dérive de « l'être ». Elle nous pousse à porter un regard neuf sur les choses, à nous laisser surprendre et elle nous permet de ne pas être tués ou annihilés continuellement par soumission ou par réaction au monde qui empiète sur nous.

- En guise de conclusion de cette réflexion partielle, je dirais que le psychanalyste, à côté de l'historien et du sociologue, a largement à s'interroger au sujet de ce problème si vaste et si inquiétant qu'est le fanatisme.

J'ai choisi de mettre plus particulièrement l'accent sur la clinique pour tenter d'éclairer certains mécanismes participant à la démarche fanatique.

Dans son travail de tous les jours, le psychanalyste est amené à rencontrer des êtres le plus souvent emprisonnés dans des organisations défensives qui les empêchent de vivre, de ressentir et d'être créatifs.

C'est à travers la possibilité d'accéder aux désirs, même si certains ne sont pas réalisables, la capacité de contenir et d'aménager des conflits qui surviennent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et la possibilité d'éprouver toutes

sortes de sentiments (amour, haine, plaisir, souffrance, désespoir...) qu'un sentiment d'existence et de liberté pourra advenir.

Le problème de la destructivité est à prendre très au sérieux. Il est là, très présent, très puissant; il s'agit pour le psychanalyste de le repérer en lui-même et chez ses patients et d'essayer de le penser.

Pour penser, une théorie est indispensable, mais il est essentiel de reconnaître les tentations de l'utiliser de manière défensive pour éviter d'éprouver des sentiments d'impuissance, de manque, d'incertitude auxquels nous sommes quotidiennement confrontés. Ces tentations d'user des modèles à la manière d'un objet autistique, pour nous rassurer, pourraient bien ressembler à des traces de fanatisme en nous-mêmes.

Dans cette quête d'une mise à jour, nous sommes continuellement menacés de figer de fragiles certitudes en une vérité immobile. A l'écoute des rumeurs confuses, obscures ou inquiétantes de l'être, il est essentiel d'offrir une oreille qui respire, car comme l'écrit Philippe Jaccottet<sup>6</sup>: «Seul peut entendre le cœur qui ne cherche la possession ni la victoire.»

Anne-Lise Rod

### Indications bibliographiques

- <sup>1</sup> Freud, S.: *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF 1971 (orig. 1927).
- <sup>2</sup> Freud, S.: *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF 1971 (orig. 1930).
- <sup>3</sup> Freud, S.: *Totem et Tabou*, Paris, Payot 1973 (orig. 1912-13).
- <sup>4</sup> Hoffer, E.: *Une foi aveugle*, Nouveaux Horizons, Paris, 1966.
- <sup>5</sup> Haynal, A. - Molnar, L. - De Puymège, G.: *Le fanatisme, Histoire et psychanalyse*, Stock 1980.
- <sup>6</sup> Jaccottet, Ph.: *L'Ignorant*, Gallimard 1958.
- <sup>7</sup> Tustin, F.: *Les états autistiques chez l'enfant*, Paris, Seuil 1986 (orig. 1981).
- <sup>8</sup> Tustin, F.: *Le trou noir de la psyché. Barrières autistiques chez les névrosés*, Seuil 1989 (orig. 1986).
- <sup>9</sup> Winnicott, D. W.: *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot 1971 (orig. 1958).
- <sup>10</sup> Winnicott, D. W.: *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard 1975 (orig. 1971).
- <sup>11</sup> Winnicott, D. W.: *Trad. Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard 1988.